

P.P.
6000 Luzern 5

Adressänderungen und Rücksendungen an: SGMOIK, Postfach 8301, 3001 Bern

Über die SGMOIK / Sur la SSMOCI

Die SGMOIK will dazu beitragen, das Verständnis für die Kulturen und Gesellschaften Westasiens und Nordafrikas in unserem Lande zu fördern. Sie tut dies, indem sie den Dialog mit den mittelöstlichen und islamischen Nachbarkulturen pflegt und wissenschaftliches, publizistisches sowie künstlerisches Schaffen unterstützt.

Die SGMOIK versteht sich als Forum für alle, die mit der Region Westasien/Nordafrika in irgendeiner Weise beruflich zu tun haben. Die Vermittlung zwischen der universitären wissenschaftlichen Forschung, den Medien, der Politik und der interessierten Öffentlichkeit ist ihr ein wichtiges Anliegen.

La SSMOCI a notamment pour but de favoriser, en Suisse, la connaissance des sociétés et civilisations du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord. Elle poursuit, dans ce but, un dialogue avec les cultures de divers pays du Proche-Orient et du monde islamique et soutient des activités scientifiques, journalistiques et artistiques.

La SSMOCI se veut un lieu de rencontre et d'échanges pour tous ceux que l'activité professionnelle amène à travailler sur la zone Moyen-Orient/Afrique du Nord. Elle considère qu'elle a pour principale tâche de servir d'intermédiaire entre la recherche scientifique universitaire, les médias, la politique et un plus large public intéressé.

SGMOIK SSMOCI Beitrittserklärung – Demande d'adhésion

Ich möchte/wir möchten der Schweizerischen Gesellschaft Mittlerer Osten und Islamische Kulturen (SGMOIK) beitreten als:
Je souhaite/nous souhaitons adhérer à la Société Suisse Moyen Orient et Civilisation Islamique (SSMOCI) en qualité de:

- Einzelmitglied/membre individuel (Fr. 60.-) Name/Nom _____
 Ehepaar/Couple (Fr. 80.-) Vorname/Prénom _____
 StudentIn/Etudiant(e) (Fr. 30.-) Adresse _____
Universität: _____

Tel. Privat/Privé _____

Sprache/Langue: Deutsch Français Tel. Geschäft/Bureau _____

Einladung(en) zu regionalen Treffen in: / Invitation(s) pour les rencontres régionales à:

- Basel Bern Genève/Lausanne Zürich

Beruf oder Tätigkeit, die mit dem Vereinszweck im Zusammenhang steht./ Quelle est votre activité relative au but de la société? _____

Einsenden an/A Renvoyer à: SGMOIK, Postfach 8301, 3001 Bern Datum/Date _____

SGMOIK

SSMOCI

bulletin

Schweizerische Gesellschaft Mittlerer Osten und Islamische Kulturen
Société Suisse Moyen Orient et Civilisation Islamique
Società Svizzera Medio Oriente e Civiltà Islamica

Afghanistan

Nr. 9, Dez. 1999 – No. 9, déc. 1999

Impressum

Das SGMOIK-Bulletin erscheint zweimal jährlich (Herbst und Frühjahr). Der Vorstand der Gesellschaft ist verantwortlich für die Herausgabe. Das Bulletin wird allen Mitgliedern der SGMOIK zugestellt. Institutionen können die Publikation zum Preis von Fr. 20.- pro Jahr abonnieren.

Redaktion: Fawzia Al-Ashmawi, Hartmut Fähndrich, Andreas Tunger-Zanetti, Koordination.

Layout: Sarah Burkhalter

Druck: Gamma-Print Reprografie AG, Luzern

Abdruck von Beiträgen nur nach Absprache mit der Redaktion.

Das nächste Bulletin erscheint im April 2000; Redaktionsschluss: Mitte März 2000.

Adresse: SGMOIK, Bulletin, Postfach 8301, 3001 Bern, oder: Andreas Tunger-Zanetti, Widspüel 3, 6043 Adligenswil

Le bulletin de la SSMOCI paraît deux fois par an. Le comité exécutif de la société est responsable de sa parution. Tous les membres de la SSMOCI reçoivent le bulletin automatiquement. Les institutions intéressées peuvent s'abonner au prix de 20.- francs par an.

Comité de rédaction: Fawzia Al-Ashmawi, Hartmut Fähndrich, Andreas Tunger-Zanetti, coordination

Layout: Sarah Burkhalter

Impression: Gamma-Print Reprografie SA, Lucerne

Reproduction d'articles seulement après autorisation de la rédaction.

Le prochain bulletin paraîtra en mai 2000; date limite pour les contributions: mi-avril 2000

Adresse: SSMOCI, Bulletin, Case postale 8301, 3001 Bern, ou: Andreas Tunger-Zanetti, Widspüel 3, 6043 Adligenswil

Inhalt – Sommaire

Editorial 3

Pierre Centlivres
Le Musée de Kaboul. Création, développement et destruction du musée national afghan..... 4

Pierre et Micheline Centlivres
La diaspora afghane en Europe..... 9

Elisabeth Rubi
Afghanische Musiker im Exil.
 Die Khanqah von Qandhi Agha in Peshawar 11

Marguerite Reut
Die Taliban und die Unterdrückung der afghanischen Frauen 15

Le festival "Genève - Méditerranée" 17

Ein Persischer Sommer in London 18

Porträt der Interreligiösen Arbeitsgemeinschaft der Schweiz IRAS 19

Israel/Palästina: Fair reisen!..... 20

Buchbesprechungen/Comptes rendus 21

Agenda 23

La publication de ce bulletin est soutenue par l'Académie suisse des sciences humaines et sociales.

Dieses Bulletin wird mit Unterstützung der Schweizerischen Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften veröffentlicht.

Editorial

Es gab eine Zeit, als junge Leute aus der Schweiz das besondere Reiseerlebnis im Osten suchten, genauer in Afghanistan. Das war in den 70er Jahren. Immer wieder begegne ich solchen Leuten, die beim Stichwort Afghanistan wehmütig werden. Und obwohl das Land am Hindukusch in den letzten zwanzig Jahren nur den Krieg gekannt hat, gibt es in der Schweiz Menschen, die sich weiterhin damit beschäftigen. Und in Liestal wächst derzeit, dank der unermüdlichen Arbeit Paul Bucherers, sogar ein Afghanistan-Museum heran (vgl. SGMOIK-Bulletin Nr. 8). Was lag näher, als Afghanistan einmal zum Schwerpunkt eines ganzen Heftes zu machen?

In der Produktion des Bulletins sind Wechsel zu melden: Marc Renfer wendet sich wieder stärker seinem Studium zu, nachdem er das Grundlayout der Hefte 1 bis 8 gestaltet hat. Seine Arbeit übernimmt Sarah Burkhalter. Beide stellen den Idealfall dar, verbinden sie doch die Kenntnis der islamischen Welt mit Erfahrung in der Zeitschriftenherstellung. Neu in der Redaktion ist Fawzia Al-Ashmawi in Genf. Hartmut Fähndrich, der Sie bisher an dieser Stelle begrüsst, macht weiterhin mit, hat mir aber die Koordination übergeben. ✽

Andreas Tunger-Zanetti,
für die Redaktion

Il y avait un temps, les jeunes gens de notre pays cherchaient une expérience particulière en voyageant à l'Est. C'était dans les années 70. A l'heure actuelle, on peut encore rencontrer de telles personnes, qui deviennent mélancoliques à la seule évocation du nom d'Afghanistan. Et bien que le pays n'ait connu que la guerre ces vingt dernières années, il y a en Suisse des gens qui continuent à s'en préoccuper. A Liestal, un musée consacré à l'Afghanistan a même vu récemment le jour, grâce à l'énergie de Paul Bucherer (cf. Bulletin SSMOCI no 8). Comment éviter dès lors de consacrer tout un numéro du bulletin à ce pays?

Des changements sont survenus dans l'édition du bulletin. Marc Renfer s'est remis plus assidûment à ses études, après avoir assuré la mise en page du cahier des huit premiers numéros. Sarah Burkhalter reprend ce travail. Tous deux ont la particularité d'allier connaissance du monde islamique et expérience dans l'édition. Une nouvelle personne est entrée dans le comité de rédaction: Fawzia Al-Ashmawi de Genève. Hartmut Fähndrich, qui jusque-là écrivait à cette place, m'a passé le témoin pour la coordination du journal. ✽

Andreas Tunger-Zanetti,
pour la rédaction

A una certa epoca, negli anni 70, per molti giovani svizzeri quella del viaggio in Afghanistan, era un'esperienza ricorrente. Mi capita tuttora spesso di incontrare persone che ancora oggi si interessano a questo paese e che, malgrado i 20 anni di guerra civile di cui è vittima, continuano a recarvisi, ricavandone una conoscenza fondata sull'esperienza concreta. A Liestal per esempio, grazie al lavoro instancabile di Paul Bucherer, sta assumendo dimensioni sempre più importanti un museo consacrato all'Afghanistan (cfr. Bollettino no. 8). Perchè non fare dunque dell'Afghanistan l'argomento principale di un numero del nostro Bollettino?

Per quanto riguarda quest'ultimo, sono da segnalare alcuni cambiamenti. Marc Renfer, dopo essersi occupato dell'impaginazione dei primi otto numeri, si vede costretto a passare le consegne a Sarah Burkhalter, che curerà questa parte del lavoro per la quale sono state e continueranno ad essere particolarmente preziose le doppie competenze, comuni ad entrambi, sia tecniche sia di conoscenza del mondo islamico. Fawzia Al-Ashmawi (Ginevra) entra a far parte della redazione, mentre Hartmut Fähndrich, che aveva fin qui assunto anche il ruolo di coordinatore, mi cede tale incarico. ✽

Andreas Tunger-Zanetti,
per la redazione

Pierre Centlivres

Le Musée de Kaboul

Création, développement et destruction du musée national afghan

Il y a 20 ans encore, le Musée de Kaboul passait pour un des plus beaux musées d'Asie, et ses collections renvoyaient au carrefour des civilisations de l'Inde, de la Chine, de l'Orient hellénistique et de l'Iran. Un musée principalement archéologique, exposant le produit des fouilles faites sur territoire afghan. On y trouvait également des collections ethnographiques ainsi que des objets de la période islamique.

Les débuts et le monopole archéologique

La création du Musée de Kaboul remonte à 1919, année de la troisième guerre anglo-afghane, qui aboutit à l'indépendance totale de l'Afghanistan, sous le roi Amanullah. Il abrita tout d'abord des objets appartenant au palais royal: "idoles" de bois du Nouristan conquis par l'aïeul de l'émir, Corans anciens et manuscrits, pièces archéologiques ou curiosités diverses. Bientôt, le produit des fouilles archéologiques allait l'enrichir considérablement.

En 1922, la France et l'Afghanistan établirent des relations diplomatiques et commerciales, et l'année suivante fut signé un accord octroyant à la France le monopole des fouilles ar-

Pierre Centlivres est professeur honoraire d'ethnologie à l'Université de Neuchâtel. Ses centres d'intérêt portent sur un spectre très large (anthropologie, ethnicité, migration, histoire contemporaine) de l'Afghanistan ainsi que de l'Iran et du Pakistan.

chéologiques pour une durée de 30 ans. Une prolongation était envisagée, et la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA) a, jusque dans les années 1960, bénéficié d'une situation prééminente, contestée d'ailleurs par d'autres missions archéologiques.

Les premières fouilles systématiques furent conduites à Hadda, près de Jellalabad, au sud-est du pays, par J. Barthoux. Il s'agissait d'un complexe de

bâtiments, de monastères et de stupas bouddhiques occupé du II^e au VII^e siècle de notre ère, qui a livré une moisson extraordinaire de sculptures et de figurines en stuc, représentant des types variés et réalistes de pèlerins et de donateurs et appartenant stylistiquement à la famille dite gréco-bouddhique. Des milliers de pièces y ont été découvertes, dont près de 2000 aboutirent au Musée de Kaboul et une quantité moindre au Musée Guimet, à Paris.

C'est entre 1964 et 1966 que j'ai exercé les fonctions de conseiller au Musée, et, à ce titre, j'ai été témoin et arbitre des derniers partages effectués, à l'issue de la campagne de fouilles de l'année écoulée, entre la France et l'Afghanistan. Les règles de répartition s'étaient alors modifiées en faveur du Musée de Kaboul.

Toutes les pièces uniques, entre autres les statues, les inscriptions, les objets en métal précieux appartenant de droit à l'Afghanistan, le reste était partagé. Puis, dès la fin des années 60, les partages prirent fin. Seule demeurait la possibilité, pour les missions archéologiques, d'emporter quelques pièces pour étude, à titre temporaire.

La route du bouddhisme et l'hellénisme, l'absence du présent

Dans les années 1920 et 1930, les membres de la DAFA, en particulier Alfred Foucher, J. Barthoux, Joseph Hackin, qui était conservateur du Musée Guimet, s'étaient donné une priorité: l'étude systématique de la grande voie terrestre de l'expansion du bouddhisme de l'Inde à la Chine, voie suivie par des pèlerins tel le voyageur chinois Hiuan-tsang au VII^e siècle de notre ère. La rencontre du bouddhisme avec l'art hellénistique les intéressait particulièrement. Après Hadda, la DAFA explora et fouilla des sites au nord de Kaboul, près de Charikar, les grottes et sanctuaires de la région de Bamiyân, puis dans les années 30 le site extraordinaire de Begram, capitale d'un royaume kouchan jusqu'au II^e ou III^e siècle de notre ère, et sur lequel je reviendrai. Chacun de ces sites, riches en témoignages matériels: fragments de fresques de Bamiyân, reliefs de chistes du nord de Kaboul, stucs de Hadda, trésors de Begram, trouvailles monétaires, a fait l'objet d'une salle du Musée. Dans le nord, Kunduz devait, en 1948, livrer un fabuleux trésor de monnaies en argent et médailles de princes gréco-bactriens, dont les cinq fameux doubles tétra-drachmes d'Amyntas, pesant chacun 84 grammes, aujourd'hui disparus.

Nourris d'hellénisme, les collaborateurs de la DAFA n'avaient guère accordé de place, dans leur programme, à la préhistoire de l'Afghanistan et au rôle que ce pays avait joué au cœur des proto-empires dont les sites émergent de la Mésopotamie à l'Indus et de Merv au Balouchistan. Il fallut l'intervention du ministre afghan de l'Education pour que l'on s'occupât des antiquités islamiques, et ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que des fouilles furent organisées sur des sites ghaznévides et ghorides, soit du XI^e au XIII^e siècle. Une salle com-

prenant les fameux bronzes et céramiques de cette période fut ouverte en 1958, puis une annexe avec des miniatures timourides.

Le fonctionnement du Musée

A la suite des troubles qui suivirent la chute du roi Amanullah et l'assassinat de Nadir Shah, le Musée fut transféré à Darul Aman, en 1933, à une dizaine de kilomètres à l'ouest du centre de la ville, là où Amanullah avait souhaité construire une nouvelle capitale. Le bâtiment comprenait alors deux niveaux et deux ailes, ainsi que des sous-sols servant de magasins; une troisième aile fut construite par la suite pour les collections ethnographiques. Le fonctionnement, tel que j'en ai été le témoin dans les années 60, était le suivant: le directeur du Musée et les conservateurs afghans, pas plus que les archéologues, n'avaient un accès direct aux objets des collections, ou même aux ouvrages de la bibliothèque. Pour consulter un livre ou examiner un objet, il fallait s'adresser à l'un des *ta-wildâr*, qui étaient responsables de leurs biens fonciers de la propriété de l'Etat conservée par le Musée. Ils ouvraient vitrines et dépôts aux personnes autorisées, puis refermaient portes et armoires, et les scellaient d'un papier gommé qu'ils marquaient d'un cachet. S'ils étaient malades ou en congé, nul, fût-il le directeur, ou Sa Majesté même, n'avait accès à l'objet.

Le Musée représentait la principale attraction que Kaboul offrait aux touristes et le Gouvernement aux délégations officielles. Un soldat en gardait l'entrée et fouillait les visiteurs afghans à la sortie. Mais ces derniers étaient rares; pas de visite d'écoles non plus. Le Musée était trop loin du centre-ville, et il est probable que son contenu, exceptionnel aux yeux des visiteurs étrangers, n'attirait guère les Kabouliis, si ce n'est comme un monument abritant les trophées et les dépouilles des anciens souverains du pays. Au fond, ses collections leur étaient étrangères: l'histoire de la nation et de l'Etat afghan n'y était guère évoquée. Par ailleurs, l'exaltation de la figure et du corps humain n'appartenait ni à la tradition esthétique ni à l'expérience quotidi-

enne. Le Musée n'a jamais contenu ce qui aurait pu être la mémoire ou le patrimoine national des Afghans.

Les années 60 et 70, salles islamique et ethnographique

Les visiteurs des années 60 et 70 découvraient, au Musée de Kaboul, un univers culturel qui débordait désormais l'art irano-indo-hellénistique. A côté de la DAFA, d'autres missions archéologiques étaient à l'œuvre. On pouvait voir une salle de l'âge du bronze, abritant les produits des fouilles du J.M. Casal et de Louis Dupree près de Kandahar: céramiques, figurines des III^e et II^e millénaires avant notre ère, miroirs et sceaux de bronze. La section islamique s'était étoffée avec le résultat des travaux de la mission italienne près de Ghazni, et avec la reconstitution en stuc et en briques de la mosquée de Lashkari Bazar. Mais le joyau du Musée, exposé dans une salle restaurée en 1958, à la suite d'une mission UNESCO confiée au professeur J. Gabus, de Neuchâtel, était le trésor de Begram. Ce trésor avait appartenu à un prince kouchan du II^e ou III^e siècle de notre ère, et fut mis à jour à la fin des années 30 par l'équipe de Joseph Hackin. Il comprenait un ensemble unique d'ivoires indiens, plaquettes sculptées et statuettes, représentant des femmes d'un gynécée royal pour la plupart, des bols de laque de la dynastie Han, des bronzes et des verres alexandrins provenant d'Égypte, des moulages en plâtre d'après des médaillons d'orfèvres grecs, des gobelets de verre peints gréco-romains. Bref, une sorte de rencontre improbable, au cœur de l'Asie, des principales civilisations de l'Ancien Monde.

Les collections de monnaies et médailles s'étaient enrichies de trouvailles monétaires faites à Mir Zakah, près de Gardez, en Paktya. Avec les découvertes des trésors de Kunduz et de Kaboul (Chaman-e Hazuri), le Musée comptait donc des séries importantes des royaumes achéménide et sassanide, des souverains gréco-bactriens, kouchans et indo-grecs et des rois hindous de Kaboul: quelque 35 000 monnaies, dont un grand nombre d'or et d'argent!

En 1963 enfin s'ouvrit la salle ethnographique; on y plaça les statues des divinités ka-

firs, provenant de la région située à l'est de l'Afghanistan, devenue le Nouristan après sa conquête et sa conversion à l'islam. La salle contenait en outre des spécimens d'art populaire, costumes de mariage, bijoux des principaux groupes ethniques de l'Afghanistan.

A la fin des années 60, le Musée s'enrichissait des produits des fouilles de Surkh Kotal près de Puli Khumri, du II^e siècle, livrant une monumentale inscription en lettres grecques et langue kouchane, qui fut transportée au Musée et scellée dans le mur du vestibule à gauche de l'entrée. Puis vinrent les premiers objets d'Aï Khanum, la ville grecque au nord de l'Oxus, fouillée par Paul Bernard.

Dans les années 60 toujours, le service archéologique afghan, où travaille une première génération d'archéologues formés en France et en Italie, entreprend de nouvelles fouilles à Hadda et dans les environs de Kaboul.

Le Musée après le coup d'Etat d'avril 1978: pillages et destructions

Pour le Musée et l'archéologie de l'Afghanistan, l'année 1978 se termine magnifiquement; à l'issue d'une campagne de fouilles soviéto-afghanes près de Shibirghan, Victor Sarianidi, le chef de mission, ramène au Musée national 22 000 fragments et pièces d'or provenant de monuments funéraires kouchans du début de notre ère. Il s'agit pour la plupart de très petites pièces d'ornements, fragments de colliers ou plaquettes à l'origine cousus sur des vêtements d'apparat. Au début des années 80, l'or de Tillya-tepe semble avoir été transféré dans les sous-sols de la Banque Nationale, où il serait toujours abrité.

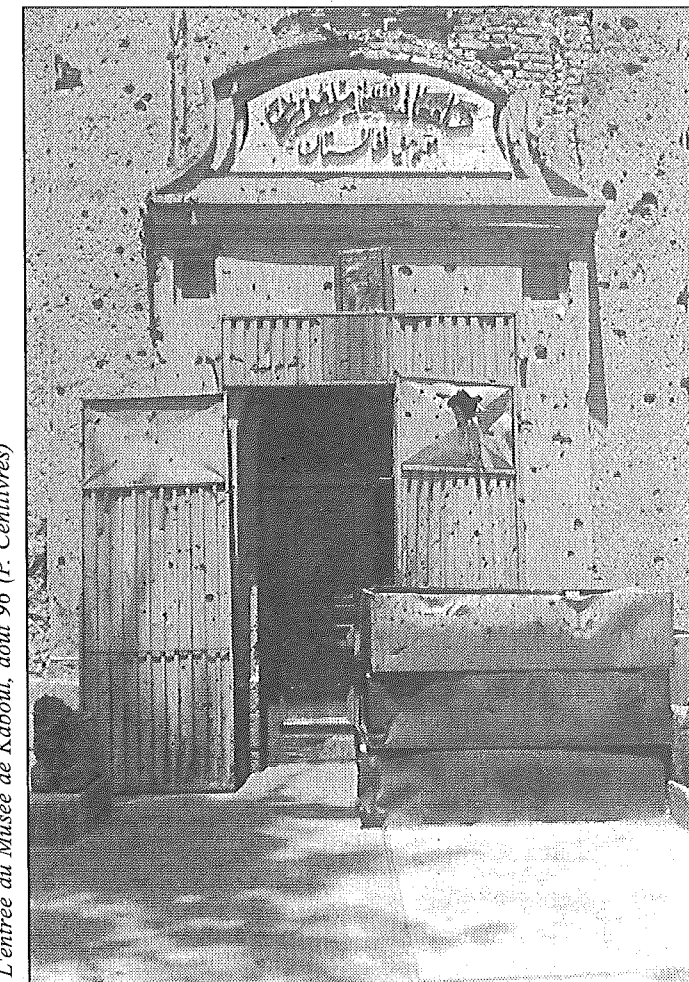
C'est sauf erreur en 1988 que le Musée fut fermé au public, et les collections mises en caisses et stockées dans les magasins; certaines d'entre elles, particulièrement périssables ou précieuses, avaient déjà été, ou devaient être bientôt réparties dans des lieux plus sûrs: le ministère des Affaires culturelles, la Banque Nationale, les caves du Palais présidentiel.

Pour l'essentiel, le patrimoine archéologique et culturel du Musée national se conserva intact jusqu'en 1992, lorsque les moudjahidins entrèrent à Kaboul et mirent fin au régime "com-

muniste" du président Najibullah. La destruction et le pillage intervinrent pour l'essentiel entre 1992 et 1995. Trois factions se disputaient la capitale: le Hezb-e islami de Hekmatyar, le Hezb-e Wahdat des chiites hazaras et le Jamiat de Massoud-Rabbani, et le Musée se trouvait sur la ligne de front. Le premier étage fut complètement brûlé et détruit lors des combats; des missiles endommagèrent gravement le rez-de-chaussée. Les dégâts directs furent considérables puisque beaucoup de bronzes anciens furent fondus, que bien des caisses des dépôts furent éventrées et qu'une bonne partie des archives et de la bibliothèque du Musée, ainsi que les inventaires, brûlèrent. Par ailleurs, des pillards firent main basse sur l'ensemble des monnaies et sur la quasi-totalité du trésor de Begram. Le marché clandestin des antiquités au Pakistan, en Europe et ailleurs, voyait apparaître des ivoires de Begram, offerts pour des centaines de milliers de dollars, ou des pièces de monnaies indo-bactriennes.

SPACH et les tentatives de sauvetage

En septembre 1994 s'était constituée au Pakistan, une "Society for the Preservation of Afghanistan's Cultural Heritage" (SPACH), société dont le président est un diplomate en poste au Pakistan et la vice-présidente Nancy Dupree, veuve de l'archéologue et anthropologue Louis Dupree. SPACH a en principe l'appui du ministère afghan de l'Information et de la Culture, des agences des Nations Unies à Kaboul et à Islamabad, de l'UNESCO et de l'ICOM. Son but est le sauvetage tant du Musée que des monuments menacés dans tout le pays, le repérage et la récupération, par achat ou autres moyens, des objets du patrimoine di-



L'entrée du Musée de Kaboul, août 96 (P. Centlivres)

spersé - tâche dérisoire... SPACH n'a pas les moyens de payer les sommes colossales exigées par les marchands bénéficiaires du pillage. Le ministère afghan de l'Information et de la Culture (gouvernement Rabbani) et SPACH se mirent d'accord pour le transfert des caisses au centre-ville, dans les locaux de l'Hôtel Kaboul, soit 275 caisses et 258 objets isolés volumineux. Le transfert fut effectué les deux premières semaines de septembre 1996. Le 27 septembre, les talibans prirent le contrôle de la ville.

A la demande de SPACH, le gouvernement des talibans déclare accorder sa protection aux collections du Musée dans la mesure où les pièces qui les constituent ne sont plus des objets de culte. Il exige le retour des collections à

Darul Aman, dans l'ancien bâtiment qui doit être restauré.

Il est difficile de faire un bilan de ce qui reste des collections du Musée national afghan. SPACH, dans ses Newsletters, affirme que les objets préhistoriques sont saufs, ainsi que les pièces monumentales et l'essentiel de la salle ethnographique, dont les "idoles" du Nouristan. En revanche, la plus grande partie de ce qui faisait l'orgueil du Musée, trésor de Begram, monnaies, sculptures de Hadda, est détruit ou se trouve sur le marché mondial de l'art. Les collections islamiques ont également disparu.

On ignore ce qui a été préservé dans les caves du Palais et de la Banque Nationale, ce qui se trouve dans les caisses qui sont entreposées

au ministère de la Culture.

Le Musée de Kaboul, ou ce qu'il en reste, est donc entré en clandestinité. Une partie des objets du patrimoine islamique "classique" de l'Afghanistan a disparu. Son patrimoine préislamique bouddhique ou hellénistique, que la conscience populaire n'avait d'ailleurs jamais considéré comme étant une partie de son identité, est désormais dispersé. Pour s'en faire une idée, il faut avoir recours aux collections étrangères, à celles du Musée Guimet tout d'abord, des Musées de Peshawar et de Lahore, du Victoria and Albert à Londres, du Museo Nazionale d'Arte Orientale à Rome, à la collection de Marteau à Bruxelles, entre autres, et aux publications de la DAFA. ♣

Bibliographie

Ann Dupree / Louis Dupree / A.A. Motamedi, A Guide to the Kabul Museum, Kabul 1964.

Nancy Hatch Dupree

The Kabul Museum under the Taliban, in: *Afghanistan Info* (Neuchâtel), no 40, mars 1997, pp. 20-21.

Society for the Preservation of Afghanistan's Cultural Heritage, Status of Afghanistan's Cultural He-

ritage, Peshawar 1998 (SPACH Library series, 1).

Joseph Hackin

L'oeuvre de la Délégation Archéologique Française en Afghanistan (1922-1932), in: *Archéologie bouddhique*, série A, tome 1er, Maison Franco-Japonaise, Tôkyô, 1933.

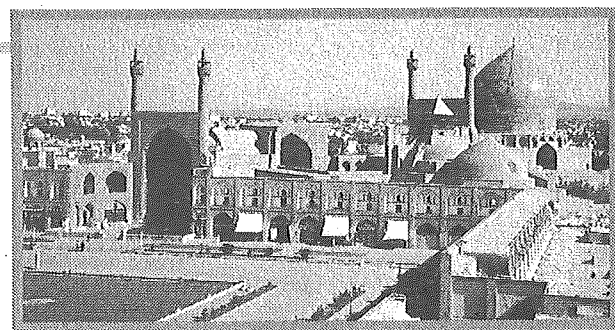
Mémoires de la Délégation Archéologique Française en Afghanistan, dès 1928.

Benjamin Rowland

Art in Afghanistan. Objects from the Kabul Museum, Londres, The Penguin Press, 1971.

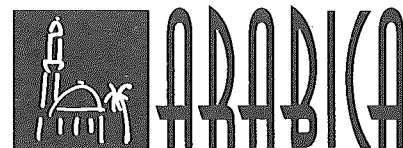
Victor Sarianidi

The Golden Hoard of Bactria. From the Tillya-tepe Excavations in Northern Afghanistan, New York, Harry N. Abrams, Inc. Publ./Leningrad, Aurora Art Publ. 1985.



OMAN · LIBYEN · IRAN

REISEN MIT SCHWERPUNKT NATUR UND KULTUR



ORIENT-REISEN

ARABICA ORIENT-REISEN

E. AMBROS

3627 Heimberg

Natel 079 335 11 00

Fax 033 438 38 39

e-mail: eambros@arabica-orientreisen.ch

www.arabica-orientreisen.ch

Pierre Centlivres
Micheline Centlivres-Demont

La diaspora afghane en Europe

Avant la chute du régime «communiste» de Kaboul en 1992, il y avait près de 6 millions de réfugiés afghans dans les pays voisins. A la fin de 1998, selon les statistiques des Nations Unies, 2'600'000 réfugiés environ demeuraient en Iran et au Pakistan, dont 1'400'000 pour le premier pays et 1'200'000 pour le second. On peut estimer à 250'000 le nombre des Afghans exilés dans les pays occidentaux, dont 100'000 à 150'000 en Europe, 60'000 pour la seule Allemagne (Centlivres et Centlivres-Demont, 1998).

En Occident, la migration afghane s'est en quelque sorte stabilisée en une diaspora pour qui le retour au pays n'est plus une perspective immédiate, mais qui pose des problèmes d'intégration, d'identité et de communication. Les nouveaux espaces de cette migration, en Europe en particulier, ne consistent pas en territoires homogènes, mais en une spatialité éclatée, en une plurilocalisation de communautés à base familiale, religieuse ou ethnique.

Ces communautés «transmigrantes» (Glick-Schiller et alii 1995), souvent éclatées entre plusieurs pays, sont à la fois mobiles et reliées par des réseaux transnationaux. Cette nouvelle mobilité transnationale et cette plurilocalisation apparaissent comme des phénomènes durables.

Paradoxalement, c'est après la chute du régime marxiste de Kaboul que le flux des réfu-

Micheline Centlivres-Demont, Dr ès Lettres à Neuchâtel, est anthropologue et ethnologue. Elle nourrit un intérêt particulier pour la culture et les peuples de l'Afghanistan, de l'Iran et du Pakistan. Elle a, entre autres, publié plusieurs ouvrages avec son mari (cf. notice biographique de l'article précédent).

giés afghans vers l'Europe occidentale a atteint sa plus grande ampleur. Certes, certains hauts fonctionnaires du régime défunt ont trouvé un abri en Allemagne, en Suisse ou en Angleterre, par exemple, mais pour une bonne part il s'est agi du passage à l'ouest de milliers de boursiers, stagiaires et étudiants afghans résidant dans les pays de l'ex-URSS et de l'Europe de l'Est au moment de la chute du communisme. Tachkent, Moscou, Varsovie sont toujours les étapes d'une

des filières les plus fréquentées, moins coûteuses que celles passant par le Pakistan, vers l'Occident.

Cette diaspora est pour l'essentiel composée de citoyens scolarisés du degré secondaire ou supérieur et son caractère élitaire, le fait qu'elle est issue des couches moyennes supérieures de l'Afghanistan des années 1950 à 1980, n'est pas étranger aux stratégies d'intégration dans les pays d'accueil. Leur succès est fondé sur la maîtrise d'une langue étrangère acquise dans les lycées de Kaboul et sur l'aptitude à adopter les us et modes de vie européens, dont les bases avaient déjà été acquises à Kaboul ou en Europe de l'Est. L'origine sociale des membres de la diaspora afghane en Europe explique également le fait que l'unité de base la plus fréquente dans les communautés «transmigrantes» est la famille étendue, plutôt qu'un groupe plus

considérable, tels le lignage ou la communauté ethnique. Il n'y a pas de quartiers afghans à Munich, Paris, Manchester ou Zurich. Là, l'exilé et sa famille sont confrontés, comme individus et non en tant que collectivité globale, à l'environnement non-afghan. L'adaptation au pays de résidence actuelle s'accompagne souvent d'un fort déclassement social et professionnel. Par exemple, tel fils de grand propriétaire, promis en Afghanistan à une haute fonction publique, travaille aujourd'hui comme terrassier, tel ex-haut fonctionnaire est veilleur de nuit. L'acceptation, voire la valorisation d'un tel déclassement professionnel et statutaire sont rendues possibles par l'itinéraire de l'exil même. Pour la plupart des exilés, le Pakistan ou l'URSS ont été le premier théâtre de ce déclassement. Après tout, nous confient-ils, mieux vaut travailler dans une pizzeria en Allemagne ou comme mécanicien sur auto en Suisse, que de toucher des rations alimentaires dans un camp au Pakistan ou d'être, à Kiev ou à Sofia, un étudiant déchu, dont la bourse n'est plus versée, comme c'était le cas à la fin des années 80 et au début des années 90. Le déclassement précède l'établissement en Europe.

Après un exil qui s'étend pour certains sur une vingtaine d'années, la diaspora afghane en Europe peut s'analyser selon une division en 3 générations; a) Le noyau actif comprend les hommes et les femmes de 25 à 55 ans environ; cette catégorie représente les pionniers de l'exil et a souvent réussi une intégration durable (quelle que soit la prégnance d'un "mythe du retour"). Qu'ils soient chômeurs ou actifs, les membres de cette catégorie se trouvent, on l'a vu, dans un statut en général déclassé par rapport à leur profession avant l'exil ou aux études effectuées.

Ce déclassement est partiellement compensé par l'idée qu'il est accidentel et qu'il n'entame en rien l'essence ou la valeur propre de ceux qui en sont victimes. b) La génération suivante est formée des enfants et adolescents qui sont en voie de scolarisation et de formation. Cette formation doit leur permettre, à eux et à la génération de leurs parents, de surmonter le handicap initial du statut perdu. c) La génération des parents âgés forme la troisième catégorie, celle que la première a fait venir d'Afghanistan ou du Pakistan. Elle n'a pas d'enracinement dans le pays d'accueil, mais représente pour les deux autres générations un lien idéal avec l'Afghanistan et aussi une mémoire vivante. C'est avec elle que les plus jeunes maintiennent l'usage du dari ou du pachtou.

Les Pachtouns représentent un pourcentage élevé parmi la diaspora afghane en Europe, plus élevé que celui qui est le leur dans la configuration ethnique de l'Afghanistan. Se dire Afghan, c'est-à-dire pour eux aussi Pachtoun, est une affirmation marquant positivement la recomposition identitaire en exil. Ils insistent, par exemple, sur le rôle des Afghans dans l'écroulement de l'URSS, déclarent préserver leur héritage spirituel. Cette déclaration est renforcée par une forte endogamie. L'aptitude à s'intégrer dans la société d'accueil est, selon eux, un signe – ou une preuve – de leur supériorité, ainsi qu'une qualité morale spécifiquement afghane. Le sens positif attaché à l'"être afghan", dans le processus identitaire, est renforcé par la maîtrise des risques et des hasards de l'exil. Les membres de la diaspora opposent la supériorité essentielle de l'identité afghane aux accidents de l'histoire, même en l'absence – ou dans l'éloignement – d'un Etat-nation. ♦

Références

Pierre et Micheline Centlivres-Demont, *Exil, diaspora et changement social: le cas de l'Afghanistan*, in: Mondher Kilany (sous la dir.): *Islam et changement social*, Lausanne, Payot, 1998, pp. 219-229.

Pierre et Micheline Centlivres-Demont et Tina Gehrig, *La diaspora afghane: le paradoxe apparent de l'identité et de l'intégration*, in: Pierre Centlivres et Isabelle Girod (dir.), *Les défis migratoires à l'aube du 21e siècle*. (2000)

Nina Glick-Schiller, Linda Basch & Cristina Szanton Blanc, *From Immigrant to Transmigrant: Theorizing Transnational Migration*, in: *Anthropological Quarterly*, 68/1, Washington, 1995, pp. 48-63.

Elisabeth Rubi

Afghanische Musiker im Exil

Das Beispiel der Khanqah von Qandhi Agha in Peshawar

Die Ablehnung der Musik unter den Taliban ist nichts Neues, ihre Stellung ist seit jeher kontrovers. Der Grund liegt vor allem darin, dass der Koran keine Aussagen zu diesem Thema macht. Weiter verstärkt wird die Ablehnung durch die zahlreichen Hadithe, die vor der Musik warnen und diese verbieten. Sicherlich fürchten sich die orthodoxen Kreise vor der Macht dieser Kunstgattung, da ihr etwas Magisches und deshalb Unkontrollierbares anhaftet. Ganz anders sahen es jedoch schon vor Jahrhunderten die Sufis, die die Erfahrung machten, dass das Hören von gesungenen mystischen Texten hilfreich sein konnte, sie auf dem Weg ihrer Gottsuche weiter zu bringen.

Der Kreis wird enger

So haben verschiedene Sufiorden das Musikhören in ihre Rituale aufgenommen und es konnte eine Entfaltung und Entwicklung der klassischen Musik stattfinden. Der wichtigste Orden in dieser Hinsicht ist die Chishtiyya, die vor allem in Indien, Pakistan und Afghanistan ihre Anhänger hat. Zahlreiche klassische Musiker aus Kabul folgen noch heute dieser Linie. Wie die Musik wird auch der Sufismus von den

Elisabeth Rubi, Cellistin in Bern, bereist Afghanistan und Pakistan seit Jahren regelmässig. Soeben hat sie ihr Lizenziat an der Universität Bern mit einer Arbeit über Heiligenverehrung in Pakistan und Nordindien abgeschlossen.

fundamentalistischen Kreisen abgelehnt und so ist es verständlich, dass Musiker wie Sufis nach und nach aus Afghanistan geflüchtet sind.

Zu erwähnen ist aber, dass nicht erst seit den Taliban die Musikentwicklung gefährdet ist. Bei mehreren Besuchen bei den Heratmusikern habe ich schon unter der Regierung von Ismael Khan von ihren Schwierigkeiten gehört. Sie hatten

kaum noch Möglichkeiten, ihren Lebensunterhalt zu verdienen, da die Auftrittsmöglichkeiten krass eingeschränkt wurden. Verheerend hat sich dieser Umstand auf die weiblichen Musiker ausgewirkt, ihr Freiraum wurde noch mehr eingeschränkt. Es fehlt ihnen nun schon jahrelang an Nachwuchs und es ist zu befürchten, dass ihre Kunst verloren geht. Wegen gefürchteten Denunzierungen durch die Nachbarn ist auch jegliches Musizieren in den eigenen vier Wänden nicht mehr möglich.

Der neue Treffpunkt: Peshawar

Die Khanqah von Qandhi Agha in Peshawar bietet den Musikern wie den an Sufismus Interessierten eine (wenn auch nur kleine) neue Heimat. Eines Abends holte mich der aus Herat geflüchtete Musiker Amir Jan ab und führte mich

durch die verwinkelten Gassen von Shaheen Town, ein von zahlreichen Flüchtlingen bewohntes Quartier in Peshawar. Immer mehr wuchs die aufgeregt wirkende Menschenmenge in der Gasse an und plötzlich drängten sich alle durch ein Tor in einen Hof. Der Blick ins Innere war überraschend, Hunderte auf dem Boden sitzende Männer füllten den festlich geschmückten Raum aus. Auf einer Bühne spielten Musiker, und mir war nicht klar, was das zu bedeuten hatte. Nach einiger Zeit wurde die Gruppe ausgewechselt und der als bester Sänger geltende Sharif Ghazal übernahm den Sologang und begleitete sich gleichzeitig auf dem Harmonium. Neben ihm lag ein Gedichtband, aus dem er Gedichte auswählte und vertonte. Die Leute hingen an seinen Lippen und gingen sehr stark auf die Musik ein, warfen bei bestimmten Versen die Arme in die Höhe oder stießen die Bewunderungsrufe «Wah, Wah» aus.

Der Sänger wurde von einer Rhythmusgruppe aus Tabla, verschiedenen Schellen und Händeklatschen begleitet, weiter spielten eine Rabab, das afghanische Lieblingsinstrument, und die nordafghanischen Lauten Dutar und Dambura mit. Zwischendurch wurde die Musik durch einen eindrücklichen Dhikr und gemeinsame Gebete unterbrochen, und dann setzte das Konzert mit neuem Elan wieder ein. Mein Begleiter flüsterte mir zu, dass Sharif Gedichte von Bedil singe.

Eindrücklich war, mit welcher Liebe und Sorgfalt dieses Fest geplant und organisiert war. Auf einem Spruchband konnte ich dann entziffern, dass der zweite 'urs von Qandhi Agha gefeiert wurde. 'Urs bedeutet «Hochzeit» und damit wird eigentlich das Überführen der Braut zum Bräutigam bezeichnet. Im Kontext der Sufis jedoch ist damit das Erinnern an einen Heiligen anlässlich seines Todestages gemeint. Der Mystiker glaubt, im Augenblick des Todes das Verschmelzen mit dem Göttlichen zu erreichen und damit auch das Ziel auf der langen Reise seines Weges, der Tariqa. In jenen Regionen, (Afghanistan, Pakistan und in den muslimischen Teilen Indiens), wo sich der Heiligenkult immer noch einer grossen Beliebtheit erfreut, werden diese Tage nach wie vor als grosse Feste gefeiert. Einen wichtigen Teil des Festes bildet die Musik und so wird den Musikern eine Plattform

zum Auftritt und zum Erwerb ihres Unterhaltes geboten.

Peshawar besitzt unzählige kleine Schreine und wenn es sich herumerzählt, dass nächstens ein 'urs gefeiert werde, bereitet man sich auf dieses erfreuliche Ereignis vor. Gerade für die meist arbeitslos herumsitzenden afghanischen Musiker ist das eine willkommene Abwechslung im oft langweiligen Alltag und zudem bietet sich eine Gelegenheit, neben Freude und Anerkennung auch einige Rupien zu ergattern. So hatte ich in den letzten Jahren immer wieder die Chance, all die grossen hervorragenden afghanischen Musiker zu hören, zum Beispiel den aus Herat stammenden Rababspieler Rahim Khush Nawaz, der heute in Mashhad im Exil lebt; weiter den Bruder und die Neffen des ehemals grössten Sängers von Kabul, die Familie von Sar Ahang, die nun auch im Ausland lebenden Musiker Nashenas und Mahwash, den Tablaspieler Ustad Arif, den erst kürzlich aus Mazar geflüchteten Zirbachalimeister Malang (der Zirbachali ist eine Art Trommel).

Qandi Agha und Bedil

Die Übernahme der Hauptstadt durch die Taliban im September 1996 liess auch die letzten noch in Kabul wohnenden Musiker flüchten und so sah ich alte Bekannte aus Kabul plötzlich in der Khanqah Qandhi Aghas wieder, dem neuen Treffpunkt der geflüchteten Musiker. Der 'urs von Qandhi Agha nimmt wegen des Konflikts in Afghanistan eine etwas besondere Stellung ein. Es wird nicht wie normalerweise am Grabe dieses Sufis gefeiert, denn dieses liegt auf dem Hügel über Kabul und so sind Anlässe dieser Art dort nicht mehr möglich. Weiter kommt dazu, dass nicht nur Qandhi Aghas gedacht wird, sondern gleichzeitig auch Mirzâ 'Abdul Qâdir Bedils, des 1721 in Delhi verstorbenen grossen Dichters. Der Grund liegt darin, dass Qandhi Agha als der grösste Kenner und Interpret dieses schwer verständlichen Dichters galt. Bedil war einer der letzten, der im damals noch persischen Delhi um 1700 noch in dieser Sprache schrieb. Es war die Zeit, da die Urduichtung im Entstehen war und man diskutierte diese neue Sprache in den Dichterkreisen rund



Die Khanqah des Qandi Agha in Peshawar ist zum Treffpunkt geflüchteter afghanischer Musiker und Poesiefreunde geworden. (E. Rubi)

um Andalib, den Vater von Mird Dard, einen der grössten Urdudichter. An diesen Versammlungen (mushairas), an denen auch die Musik sehr wichtig war, nahm Bedil regelmässig teil, er war eine der wichtigen Figuren im kulturellen Leben Delhis. Sein Grab kann noch heute im Garten seines Hauses in Altdelhi besucht werden.

Interessanterweise ist seine persische Dichtung in Iran kaum bekannt, jedoch erfreut sie sich in Afghanistan und Zentralasien grosser Beliebtheit. Wichtige, immer wiederkehrende Themen sind die ständige Bewegung und Vergänglichkeit alles Geschaffenen:

*Wir sind nur ein Tropfen der Schöpfung,
aber die Güte Gottes ist wie eine Meereswelle,
deren Umarmung alles leicht erscheinen lässt;*

*Der Tau denkt weder an die Knospe noch an die Rose,
er bedenkt sein eigenes Zerfliessen.*

Qandhi Agha lebte von 1915-1994 in Afghanistan und wurde schon früh, als seine Familie aus politischen Gründen in die Verbannung in den Registan geschickt wurde, auf Bedil durch Träume und Visionen aufmerksam. In der heissen Wüste machte er sich erstmals Gedanken über verschiedene Themen und Verse der Dichtung Bedils:

*Aus Sehnsucht, Dich zu schauen, sieh in
der Wüste Brust, die Wanderdünen pochen
wie ein erschöpftes Herz.*

Er widmete dann sein ganzes Leben der Ergründung der Gedichte dieses persisch schreibenden indischen Dichters. Qandhi Agha schuf und leitete jahrelang ein Zentrum in Kabul, wo sich an Dichtung und Mystik Interessierte trafen, um sich zusammen über die Verse ihres Lieblingsdichters Gedanken zu machen. Qandhi Agha begann auch, in Kabul fern vom Grabe Bedils, dessen 'urs zu feiern. Für unser Thema ist wich-

tig, dass der grosse Sänger Sar Ahang während 20 Jahren sein Schüler war und so durch ihn auch ein grosser Bedilkenner wurde.

Lebende Tradition und Zufluchtsort

Die Ausbildung der jungen Musiker erfolgt in Asien nach wie vor in der Familie und so lernten Sar Ahangs Neffen Sharif und Farid dessen Kunst von Grund auf. Als die beiden nach den Wirren in Kabul vom August 1992 in Peshawar auftauchten, waren wir alle überwältigt von ihrer Musik, Amir Jan war so ergriffen nach dem ersten Lied, dass er in lautes Schluchzen ausbrach. Nach jener 'urs-Feier im Frühjahr 1996 lud mich dann Asir, der Sohn Qandhi Aghas ein, an den wöchentlichen Zusammenkünften, wann immer ich Lust hätte, teilzunehmen. Jeden Donnerstag, nach dem Mittagsgebet (Zohr ca. 13.30), versammeln sich die Interessierten im Hause Asirs, der dieses Zentrum nach seiner Flucht aus Kabul in Peshawar eröffnete, um dem Wunsch seines Vaters, das Licht Bedils weiterzutragen, hier im Exil nachzukommen. Asir wählt für jede Zusammenkunft einige Zeilen aus dem Diwan Bedils aus, liest und erläutert sie und diskutiert sie dann mit den Anwesenden. Jeder kann Fragen stellen, wenn ihm etwas unklar ist, und alle äussern ihre Meinung zum Text.

Gegen 16 Uhr füllt sich der Raum noch mehr, denn das Musikprogramm beginnt. Die an der Wand hängenden Instrumente werden verteilt und Asir regelt, welcher der anwesenden Sänger wie lange spielen kann. So wechseln sich die Musiker ab und man kommt in den Genuss ausgezeichneter Musikvorträge. Vor dem Maghribgebet rezitiert der dazu bestimmte Mann aus dem Koran, bis dann alle zusammen beten und das Programm zu Ende ist.

Seit dem Herbst 1998 sind diese Zusammenkünfte noch spannender, denn damals floh auch der ältere Sohn Majhur aus Kabul, nachdem er wegen dieser kulturellen Betätigung einige Zeit von den Taliban eingesperrt worden war. Nun leitet er die Interpretationen der Texte. Er gilt als einer der besten Bedilkenner, er hat sich das Wissen seines Vaters angeeignet und erweitert und seine Erklärungen wären es Wert, an jeder Universität der Welt gehört zu werden. Wenn man gebannt seinen Ausführungen lauscht, die er mit leuchtenden Augen vorträgt, hat man das Gefühl, einen der letzten Weisen der untergehenden afghanischen Kultur vor sich zu haben. Diese Khanqah ist eine wahre Insel für die geplagte, geflüchtete afghanische Bevölkerung, ein Ort, wo sie für einige Stunden ihre verlorene Heimat wiederfinden. ♦

Moskaus Weg in Afghanistan

1979 mag es vielen unverständlich erschienen sein, dass sich Moskau durch den Einmarsch in Afghanistan auf ein Abenteuer einliess, das nicht zu gewinnen war. In einer gewichtigen Neuerscheinung untersuchen Pierre Allan und Dieter Kläy, welche Instanzen in Moskau die Entscheidungen trafen, und vor allem: warum sie so entschieden, wie sie dies taten, bis hin zum Rückzug. Da spielen ideologische Momente ebenso mit wie bürokratische Ab-

läufe und unterschiedliche Einschätzungen von Politikern im fernen Moskau und russischen Kommandanten an der Front. Das Werk beruht auf ausgedehnter Archivforschung und ist ausgiebig dokumentiert.

Pierre Allan, Dieter Kläy: Zwischen Bürokratie und Ideologie. Entscheidungsprozesse in Moskaus Afghanistankonflikt. Verlag Paul Haupt, Bern, 670 Seiten.

Marguerite Reut

Die Taliban

und die Unterdrückung der afghanischen Frauen

Vor gut 20 Jahren, im Frühjahr 1978, als der kommunistische Umsturz stattfand, war Afghanistan ein sehr armes Land, in dem die Menschen in der kargen Landwirtschaft, im Handwerk und Handel ihr Auskommen fanden. Die Gesellschaft war tief religiös aber nach dem damaligen Verständnis des Islams doch tolerant. Das Leben war geprägt

von patriarchalischen, stammesverbundenen Traditionen. Dass die Frauen, mit wenigen Ausnahmen in der Hauptstadt, schon damals von ihren Männern als eine Art schwache Unterkategorie der Gesellschaft betrachtet und behandelt wurden, ist nur wenigen aufgefallen. Deshalb ist es für Europäer, die über längere Zeit dort Kontakt mit der Bevölkerung hatten, befremdend, wenn heute in den Medien, aber auch von feministischer Seite, die von den Taliban verordnete Pflicht zum Tragen des Schleiers als grösster Verstoß gegen die Würde der Frauen angeprangert wird. Sicher bedeutet dieser Schleier (Tschaderi genannt, in Pakistan Burqa) eine Einschränkung der Freiheit der Frauen. Aber es ist nur ein Symbol für wichtigere Formen der Unterdrückung, und dazu ein Symbol, das schon vor den Taliban zur Alltagskultur der meisten Afghaninnen gehörte, ihnen pa-

Marguerite Reut, Bern, hat in Paris Ethnologie und Iranistik studiert und promoviert. Sie hat 1966-1977 Afghanistan jährlich besucht und steht bis heute im Kontakt mit verschiedenen Hilfsorganisationen.

radoxerweise aber einen gewissen Schutz gewährte.

Dass sich die Afghaninnen vor den Blicken der Männer ausserhalb des Frauenbereiches im Hause und erst recht ausser Hause schützen mussten, gehörte schon immer zur von Männern bestimmten Tradition. Die meisten Männer waren – und sind – der Überzeugung, dass die Frau als «Hüterin der Ehre

des Mannes, der Familie und des Clans» nicht den Blick eines andern Mannes reizen darf. Mollah Omar, der Chef der Taliban, hat diese männliche Vision der Frauen in einem Interview so beschrieben: «Von Natur aus ist die Frau schwach und gegen Versuchung nicht gefeit. Wenn man sie ohne Überwachung eines Familienangehörigen ausser Hause gehen lässt, wird sie rasch auf den Pfad der Sünde geraten wegen Männern, die nur ihr Vergnügen suchen.» Wer ist da Opfer, wer Täter?

Schon in den sechziger Jahren hatte die damalige Königin öffentlich den Schleier abgelegt und die Afghaninnen aufgefordert, es ihr gleich zu tun. Mit wenig Erfolg. Nur wenige, ausserhalb des Hauses arbeitende Frauen trugen «nur» noch ein Kopftuch und einen langen Mantel. Es war schwer für die Frauen, sich dem sozialen – sprich männlichen – Druck zu entzie-

hen. Es bedarf dazu eines Wandels in den Köpfen der Männer. Ihre diesbezügliche Freiheit können sich nur die Afghaninnen selbst in langwieriger und hartnäckiger Überzeugungsarbeit erobern. Aber wo anfangen?

Anlässlich des 50. Geburtstages der Allgemeinen Erklärung der Menschenrechte am 10. Dezember 1998 haben drei Vertreterinnen des Afghan Women's Network (AWN) in Zürich und Genf ihr Wirken vorgestellt. Ab 1996, als die Taliban Kabul eroberten, musste diese NGO nach Pakistan fliehen und führt dort ihr Arbeit bei den Flüchtlingen weiter. In eindrücklicher Weise haben sie ihre Prioritäten vorgetragen: Schulbildung und medizinische Versorgung. Bildung und Arbeit waren ihre höchsten Anliegen und auf Anfrage sagten sie: «Wir wollen Zugang zu Schul- und höherer Bildung, und wir sind auch bereit, dafür mit dem Schleier zum Unterricht zu gehen.» In ihrem Faltprospekt sind Aussagen von Frauen aus verschiedenen Landesteilen zum internationalen Frauentag 1998 zusammengfasst. Am Schluss eines solchen Zeugnisses steht: «Alle Frauen meiner Familie haben immer den Schleier getragen, ihr ganzes Le-

ben. Das ist nicht etwas Neues für uns, denn Generationen von afghanischen Frauen haben ihn getragen. Den Schleier zu tragen ist kein Handicap für Frauen. Heute ist unser grösstes Problem für beide, Männer und Frauen, dass wir nicht in der Lage sind zu lernen, unser Leben zu verdienen und für unsere Familie zu sorgen.» Das ist heute vor allem die Sorge der zahlreichen Kriegswitwen, in Kabul alleine ca. 40 000. Viele ihrer Kinder überleben heute in Kabul als (von den Taliban verfolgte) Strassenkinder – eine Schule der Gewalt. Auch dieses Problems haben sich die Frauen des AWN angenommen. In den Flüchtlingslagern in Pakistan versuchen sie, die Jungen über die Gewalt aufzuklären, denn diese kennen seit 20 Jahren nur Krieg, Hass und Gewalt.

Trotzdem bleibt bei allen Mädchen und Frauen der Zukunftstraum von Schule und Ausbildung. Ohne diese Perspektive wird sich das Land nicht erholen. Und erst wenn es soweit sein wird, werden die Afghaninnen selbst in der Lage sein, das tief verankerte Bild der Frau bei den Männern zu verändern und ihre Freiheiten ohne Schleier auszuüben. ♣

Publication

Un ouvrage traitant de la question des cimetières islamiques en Suisse a été édité à Genève dans le courant du mois de novembre, aux éditions CERA (Centre d'études et de recherches arabes), nouvellement créées à Genève, et dirigées par Messieurs Hosseine Ghali et Shaker Laïbi. Le travail, basé sur une enquête menée auprès des responsables musulmans engagés dans les négociations avec l'Etat dans plusieurs cantons suisses, cherche à dégager les différentes motivations d'une revendication de cimetières islamiques en Suisse.

Après une présentation de l'état actuel de la communauté musulmane dans notre pays, le travail accorde une place à la signification de la mort et des rites funéraires dans la religion musulmane. Cette partie de l'ouvrage, qui fait état de ce qui existe au niveau des textes religieux

et de ce qui relève de la coutume ou du développement du droit religieux, permet de mettre ensuite en lumière les références et éventuels réaménagements du corpus qui sont faits par les responsables en situation de migration.

Il étudie également le point de vue légal de la question, c'est-à-dire qu'il compare les textes de la loi sur les cimetières en Suisse et les textes de loi religieuse musulmans. Il s'intéresse enfin aux négociations elles-mêmes qui ont lieu entre l'Etat et les responsables musulmans, à Zurich, Neuchâtel et Genève.

Le livre est disponible auprès de:
Sarah Burkhalter
tél. 021/626 32 89
E-mail: sarahburkhalter@hotmail.com

Manifestation

Le festival

«Genève Méditerranée»

28 mai au 11 juillet 1999

Le Festival Genève Méditerranée a eu lieu à Genève durant la période du 28 mai au 11 juillet 1999. Ce festival culturel est le résultat d'initiatives convergentes entre quatre organisateurs: le Musée d'ethnographie, les Ateliers d'ethnomusicologie, la Fondation suisse pour la culture Pro Helvetia et la Librairie arabe l'Olivier. Cette dernière fêtait également ses vingt ans d'existence à Genève. Les organisateurs avaient pour objectif de mettre l'accent sur les rapports entre la cité de Calvin et le monde méditerranéen. Une attention particulière a été accordée à la rive sud de la Méditerranée, à sa richesse culturelle, au témoignage de ses écrivains, de ses musiciens, de ses photographes. Mais le festival s'est aussi intéressé aux migrants arabes installés à Genève.

Auteurs arabes

Le cycle de manifestations a débuté par un week-end consacré à l'écriture et dont l'objectif principal était d'offrir une occasion de découvrir des écrivains méditerranéens comme Nacer Khemir (Tunisie), conteur et poète, qui a raconté des contes des Mille et une Nuits, Elias Khouiry (Liban), écrivain et journaliste, qui a donné une conférence sur «Le mythe de l'identité»; Waciny Lârej (Algérie), qui publie ses ouvrages en arabe, a exposé les conditions difficiles vécues par les écrivains algériens de langue arabe qui ne trouvent plus de maisons d'édition

dans leur pays; Hoda Barakat (Beyrouth), Liana Badr (Ramallah), Mohamed Barada (Rabat) et Sonallah Ibrahim (Le Caire) qui ont lu successivement des extraits de leur œuvre traduite en français. Une soirée fut ensuite consacrée aux écrivains des pays arabes pour s'exprimer dans leur propre langue autour d'une table ronde animée par le sociologue Tarek Mitri (Beyrouth) installé à Genève. Le débat qui a suivi les différentes interventions était très animé et tournait autour des problèmes vécus par les intellectuels dans les sociétés arabes contemporaines.

Langages musicaux

Le festival a été enfin parsemé de riches intermèdes musicaux de tout le pourtour méditerranéen. Musique arabo-andalouse, gnawa, musique kurde, musiques et danses maghrébines, flamenco, chants des Munshidin de Haute-Egypte et raï oranais sans oublier les chants des bardes d'Anatolie.

Les migrants méditerranéens établis à Genève, qu'ils soient naturalisés ou nés en Suisse, ont eux aussi pu exprimer leur attachement à leurs racines, aux mœurs et traditions de là-bas et à leur nouvelle identité d'ici, dans la cité multiculturelle de Calvin. ♣

Fawzia Al Ashmawi
(Alexandrie/Genève)

Manifestation

Ein persischer Sommer in London

Wer in den vergangenen Monaten nach London reiste, konnte wahrhaftig einen persischen Sommer erleben. Die britischen Kapitale präsentierte nämlich ein einmaliges Angebot an Ausstellungen, Filmen, Konzerten, Konferenzen und Vorträgen über dieses traditionsreiche Land. Die meisten dieser Veranstaltungen fanden unter dem Patronat der Iran Heritage Foundation und in Zusammenarbeit mit dem Centre of Near and Middle Eastern Studies der School of Oriental and African Studies (SOAS) statt.

Die im Oktober 1995 gegründete Iran Heritage Foundation hat sich zum Ziel gesetzt, das kulturelle Erbe Irans zu erhalten und zu fördern. Neben ihrer Hauptaufgabe, die Finanzierung der Herausgabe der Encyclopaedia Iranica sowie Forschung und Lehre der persischen Sprache zu sichern, organisiert und unterstützt sie eine Reihe von akademischen und kulturellen Anlässen. (Iran Heritage Foundation, PO Box 2256, London W1A 1YS; Homepage: www.iranheritage.com).

Das Centre of Near and Middle Eastern Studies ist ein interdisziplinäres Institut der SOAS. Es versteht sich als ein Knotenpunkt zwischen den professionellen Kreisen und der Akademie, die sich mit dieser Region befassen, und organisiert Vorlesungen, Seminare und Konferenzen für dieses Publikum. Einmal monatlich gibt das Centre ein Bulletin heraus, das alle Anlässe in London im Zusammenhang mit dem Nahen und

Mittleren Osten vorstellt. (CNMES, SOAS, Thornhaugh Str., Russel Sq., London WC1H 0XG).

40 Jahre iranischer Film

Den Auftakt des persischen Sommers machte Anfang Juni das Filmfestival «Art&Life: The New Iranian Cinema». Das National Film Theater im South Bank Centre zeigte während zwei Monaten mehr als 50 Filme von Regisseuren ausserhalb und innerhalb Irans, welche für die letzten 40 Jahre der iranischen Filmproduktion prägend waren. Zu mehreren Filmen fanden zusammen mit den RegisseurInnen und SchauspielerInnen Diskussionen statt. Das Fachpublikum hatte am 11. Juli die Gelegenheit, an der Konferenz «Iranian Cinema: The Culture of Representation and the Representation of Culture» sich mit Geschichte und Politik, mit der Rolle von Männern, Frauen und Kindern und mit Politik, Kultur und Identität im iranischen Kino auseinanderzusetzen.

Einer Periode der jüngsten Geschichte Irans widmete sich die Konferenz «Iran under Riza Pahlavi (1921-1941): New Perspectives on State and Society» am 25. Juni. An diesem gut besuchten Anlass des SOAS wurde die neueste Forschung über Staat und Wirtschaft, über die Bedeutung und Rolle der Nomadenstämme sowie über die normative Entwicklung (Kultur, «Gender» und Ideologie) dieser Epoche vorgestellt.

Kunst der Qadscharenzeit

Zwei herausragende Ausstellungen über die persische Malerei während der Qadscharendynastie umrahmten die weiteren Veranstaltungen: «Royal Persian Paintings: The Qajar Epoch 1785-1925» (Juli bis September) veranschaulichte die Entwicklung der Malerei und der visuellen Kunst in Iran während des 18. und 19. Jahrhunderts. Über 100 Ölbilder, Manuskriptillustrationen und deko-

rative Kunst waren zu bewundern, aus privaten und öffentlichen Kollektionen der ganzen Welt zusammengetragen. Parallel dazu bot die SOAS 13 öffentliche Vorträge an, deren erster Teil eine Einführung in die Kunst und Geschichte dieser Periode gab, während sich der zweite Teil mit den Kontakten zwischen Europa und Iran befasste. Die dreitägige Konferenz «The Qajar Epoch: Culture, Art & Architecture» Anfang September erläuterte den neuesten Forschungsstand und

neue Interpretationen über diese Ära. Fast gleichzeitig mit der SOAS eröffnete das British Museum in der Addis Gallery eine Ausstellung mit seiner eigenen Sammlung an Gemälden und Lackmalerei der späten Qadscharenzeit, die noch bis am 14. Februar 2000 zu sehen ist.

Die Iran Heritage Foundation und die SOAS haben angekündigt, vermehrt Anlässe über das kulturelle Erbe Irans in Grossbritannien zusammen zu organisieren. ♦

Organisationen

Was ist IRAS?

Die Abkürzung IRAS steht für Interreligiöse Arbeitsgemeinschaft der Schweiz. Die Organisation verdankt ihre Gründung im April 1992 der privaten Initiative von Heidi Rudolf vom St. Katharinenwerk Basel und Pfr. Wolfgang Schmidt, die bereits Jahre zuvor gemeinsame Aktivitäten mit Indo-Chinesen organisiert hatten und die im Rahmen der 700-Jahr-Feier der Eidgenossenschaft eine Gelegenheit sahen, ein Zeichen für die bessere Zusammenarbeit der unterschiedlichsten religiösen Gemeinschaften in der Schweiz zu setzen. Das Ziel von IRAS ist seither das gleiche geblieben: Die Bedürfnisse Angehöriger verschiedener Glaubensrichtungen ernst nehmen und zusammen mit ihnen Aktivitäten entfalten, die zur besseren Verständigung beitragen.

IRAS ist in diesen acht Jahren schnell gewachsen: Ihr gehören inzwischen 12 Patronatsmitglieder und folgende Kollektivmitglieder an: 5 buddhistische Vereinigungen, 5 Hindu-Gemeinschaften, 1 Sikh-Gemeinschaft, 6 jüdische Vereinigungen, 15 muslimische Vereinigungen, 34 christliche Gemeinschaften, 6 interreligiöse Gemeinschaften, 5 private Organisationen und

eine staatliche Organisation, also insgesamt 77 grosse und kleinere Organisationen! Dem 15-köpfigen Vorstand, in dem alle grossen Religionen vertreten sind, steht als Präsident der Theologe Dr. Peter Wittwer vor, Gründer der Zürcher Fachstelle für interkulturelle Fragen und heute wieder als Pfarrer an der Zürcher Predigerkirche tätig.

An einer grösseren Veranstaltung beleuchteten diesen Herbst in Bern verschiedene Referenten das Thema «Religion – Heimat in der Fremde». Ausserdem unterstützt die IRAS die Herausgabe zweier wichtiger Broschüren, die eine zum Thema Islam, die andere – in Zusammenarbeit und auf Wunsch des Vereins Somalischer Frauen in der Schweiz – zum Thema Frauenbeschneidung. Die Sponsoren der IRAS sind der Migros-Genossenschafts-Bund und der Schweizerische Evangelische Kirchenbund.

Weitere Informationen über IRAS sind erhältlich bei: IRAS Geschäftsstelle, Holeestrasse 123, 4015 Basel. ♦

Saïda Keller-Messahli,
SGMOIK und IRAS

Israel Palästina: Fair reisen!

Auf neuen Wegen durchs Heilige Land

Dies ist der Titel eines Leitfadens, der im August erschienen ist und von verschiedenen in Bibelkunde, Erwachsenenbildung und Entwicklungshilfe arbeitenden Fachstellen ausgearbeitet wurde. Ins Heilige Land reisen: ein Wunsch vieler Christen. Die Motivationen dazu sind sehr unterschiedlich: archäologische Stätten, orientalische Atmosphäre, viel Sonne, sich taufen lassen im Jordan, Interesse am Judentum, Suche nach geistigen Wurzeln, baden im Toten oder im Roten Meer, Stille erleben auf dem Berg Thabor. Was auch immer als Antrieb hinter der Reise steckt – eines sollte besser werden: Die Reise sollte das ganze Heilige Land umfassen. Das hiesse, nicht wie heute meistens in den Grenzen des Staates Israel zu bleiben, sondern sich grenzüberschreitend auch in palästinensische Gebiete zu wagen, den Menschen und der Geschichte auf beiden Seiten des heutigen Konflikts zu begegnen.

Fairer Tourismus will zur gesellschaftlichen und wirtschaftlichen Entwicklung in Israel und Palästina beitragen und damit den Frieden fördern. Die Geldsumme, die der Tourismus ins Heilige Land bringt, ist gewaltig, jedoch gehen heute nur fünf Prozent davon in die Kassen der Palästinenser. Zur grossen Frustration der christlichen Palästinenser reisen die meisten Pilger wieder nach Hause, ohne sich bewusst geworden zu sein, dass es im Heiligen Land Gemeinden des gleichen Glaubens gibt; die wenigsten haben mit ihnen Kontakt gehabt. Vielmehr verfestigen herkömmliche Reiseprogramme die Ungerechtigkeit unter der Bevölkerung, und dies im Zeichen der Entdeckung des Alten Testaments, wo soziale Gerechtigkeit immer wieder eingefordert wird. Das ist unfair pilgern. Der Leitfaden regt Wege an, dies zu ändern.

Gerade Jesus, dem viele Reisende im Heiligen Land näher kommen möchten, hat keine Apartheid geduldet, sondern dieses System beim Gespräch mit der Frau aus Samaria (Joh. 4) konkret durchbrochen, wie ein palästinensischer Pfarrer an der Tagung zur Präsentation der Broschüre erläuterte. Der gleiche Referent ruft Christen auch auf, dem Osterruf zu folgen: „Was sucht ihr den Lebendigen bei den Toten?“ Anders gesagt: Wieso besuchen Touristen nur Ruinen und versuchen nicht, auch die Bevölkerung kennen zu lernen? Fair reisen heisst, die andere Seite der Geschichte wahrzunehmen, die eigenen Bilder und Vorstellungen zu hinterfragen. Der Leitfaden will Touristen, die ins Heilige Land reisen möchten, helfen, sich klarer bewusst zu werden, was Tourismus auslösen kann, wie sich der Tourist gegenüber dem Reiseveranstalter verhalten kann, und wie klassische Reiseprogramme erweitert werden können, so dass die Reise das ganze Heilige Land umfasst und sich nicht an die künstlichen politischen Grenzen hält. *

Martin Burkhard

Zum Vertiefen:

Ulrike Bechmann / Mitri Raheb (Hg.): **Verwurzelt im Heiligen Land. Einführung in das palästinensische Christentum**, Verlag Josef Knecht, 1995.

Mitri Raheb: **Ich bin Christ und Palästinenser. Israel, seine Nachbarn und die Bibel**, Gütersloh Verlag, 1994.

Naim Ateek: **Recht, nichts als Recht. Entwurf einer palästinensisch-christlichen Theologie**, Fribourg/Brig, 1990.

Buchbesprechungen Comptes rendus

Susan Slyomovics
The Object of Memory. Arab and Jew Narrate the Palestinian Village.
Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1998, 294 pp. illus.

In 1955 Ayn Hawd/Ein Hod, a Palestinian village whose inhabitants had been expelled from it after 1948, became the home of a community of Jewish artists gathered around the Dadaist Marcel Janco. It has since established itself as a centre of the arts, hosting exhibitions and taking part in international exchange programmes; its picturesque traditional Palestinian architecture undoubtedly contributes to its appeal. Meanwhile some members of the Abû l-Hayjâ clan who had been expelled built themselves a new, unrecognised village further up the mountain, Ayn Hawd al-Jadida, while others fled to the West Bank, Jordan and Iraq.

This book studies the ways in which the village's Palestinian and Jewish inhabitants remember it and relate its history, and also how the Jews interpret the Palestinian architecture of the houses they live and work in, and how the Palestinians have created a new setting for their lives. In discussing these issues, the author draws on research into memory books compiled, for instance, by European Jews and Armenians, as well as on psychologists' and anthropologists' insights into the symbolic significance of place, studies of colonialist discourse, recent historical and sociological work on the situation of the

Palestinians in Israel, and Palestinian poetry and fiction. This book is an original and noteworthy contribution to understanding the relationship of Israel and Israelis with the Palestinians.

Hilary Kilpatrick

Mitri Raheb, Fred Strickert:
Bethlehem 2000. Eine Stadt zwischen den Zeiten.

Fotos von Garo Nalbandian. Vorwort von Yassir Arafat und Hans-Jürgen Wischnewski. Aus dem Englischen von Michael Schiffmann. Heidelberg, Palmyra Verlag, 1998, 154 Seiten.

Bethlehem bereitet sich auf ein besonderes Jahr vor: Von der Weihnachtszeit 1999 bis Ostern 2001 soll eine Veranstaltung der andern folgen. Vier Millionen Besucher und entsprechende Impulse für den Tourismus und die Wirtschaft allgemein werden erwartet, und weniger materiell ausgerichtete Geister erhoffen sich ebenso Impulse für den Frieden unter den Menschen. Anlass genug für ein Porträt der palästinensischen Geburtsstadt Jesu südlich von Jerusalem. Die Zusammensetzung des Trios, das sich dieser Aufgabe angenommen hat,

ist glücklich: Mitri Raheb wurde 1962 in Bethlehem geboren, studierte in Marburg evangelische Theologie und amtiert derzeit unter anderem als Leiter des Internationalen Begegnungszentrums in Bethlehem. Fred Strickert, Jahrgang 1948, ist Professor für Religionswissenschaft in Waverly (Iowa, USA) und hat sich vorwiegend mit der Alltagsgeschichte der Zeit Jesu und der ersten Christen beschäftigt. Der Fotograf Garo Nalbandian schliesslich ist wiederum Palästinenser, in Jerusalem lebend, wo er auch geboren ist. Das Porträt der Stadt, die heute gegen 180 000 Einwohner zählt, ist entsprechend dem persönlichen Hintergrund der Autoren voll von Bezügen auf die Bibel und die Kirchengeschichte. Das Thema «christlich-muslimische Koexistenz» erwähnt zwar, dass und warum der Anteil der Muslime im Lauf der letzten Jahrzehnte auf 59 Prozent angestiegen ist, vermeidet aber jedes Wort über Konflikte, die diese Entwicklung zweifellos mit sich gebracht hat. Kritik an Israels Besatzungsregime 1967-1995 und an seiner Nahost-Politik wird gelegentlich formuliert, kommt zumeist aber schon durch nüchterne Tatsachenschilderung zum Ausdruck. Richtigerweise wird die politische Situation in Bethlehem seit 1995, als die Stadt unter palästinensische Selbstverwaltung kam, in einem ganzen Kapitel dargestellt. Denn genau damit werden die erwarteten Pilger und Touristen, die sich vielleicht mit diesem Buch vorbereiten, konfrontiert sein. Grosses Lob verdienen die erst-

klassigen, durchweg farbigen Fotos, die oft eine reine Augenweide sind, oft zum Nachdenken über ein Stichwort einladen. Der Band wird abgerundet durch Karten, Lagepläne, Angaben über weiterführende Literatur und eine reiche Auswahl an Post- und Internetadressen einschlägiger Institutionen.

Andreas Tunger-Zanetti

Critique
Journal for Critical Studies of
the Middle East

Gar nicht mehr so neu, aber dennoch unbekannt ist die wissenschaftliche Zeitschrift *Critique – Journal for Critical Studies of the Middle East*, die seit dem Herbst 1992 zweimal jährlich erscheint. *Critique* versteht sich als ein interdisziplinäres Forum für die neueste Forschung über die Entwicklungen in Kultur, Sozialbereich und Wirtschaft in den arabischen Ländern, Israel, der Türkei, Iran und Afghanistan. Vorgestellt werden meistens Analysen von «Feldstudien», welche die AutorInnen am Ort selber vorgenommen haben und welche die Hintergründe über aktuelle Themen in den Ländern des Mittleren Ostens ausleuchten. Aus diesem Grund begrüsst der Herausgeber die Beiträge von NachwuchsforscherInnen und gibt ihnen eine internationale Plattform zur Publikation ihrer Arbeit.

Neben sozialwissenschaftlichen Studien finden sich in dieser Zeitschrift auch regelmässig Beiträge über die zeitgenössische Literatur und das Filmschaffen oder Debatten über

theoretische Konzepte und Ansätze sowie über gender studies.

Der Herausgeber der Zeitschrift, Dr. Eric Hooglund, dozierte an verschiedenen Universitäten in den USA und 1998/99 als Iranian Fellow am Middle East Centre der Universität Oxford. Zur Zeit arbeitet Dr. Hooglund am Institut for Palestine Studies in Washington.

Critique, Box 20, Hamline University, 1536 Hewitt Avenue, St. Paul, MN 55104. (<http://web.hamline.edu/critique>).

Daniela Meier

Isabella Camera d'Afflitto
Letteratura araba contemporanea. Dalla nahda a oggi.
Carocci, Roma, 1998.

Le destin des synthèses en général, et des histoires littéraires en particulier, est de ne jamais échapper à la critique, alors qu'on les utilise toujours. Par conséquent, on peut s'attendre à ce que le panorama dressé par I. C. d'Afflitto n'échappe à cette règle, même s'il est déjà utilisé, au moins en Italie, par nombre d'étudiants trop heureux de trouver une mise à jour au désormais classique *Letteratura araba* de Francesco Gabrieli de 1967.

Mise à jour en effet dans la mesure où l'évolution d'une scène littéraire particulièrement fertile à partir des années 1960 est rappelée avec précision par une spécialiste qui a largement contribué à faire connaître les romanciers arabes contemporains dans son pays. Traductrice de Ghassan Kanafani mais aussi de Latifa al-Zayyat ou de

Rachid al-Daif, l'auteur possède cette réelle familiarité avec son objet qui lui permet d'offrir une vision d'ensemble des évolutions les plus récentes, en dépit de l'absence de recul temporel.

Ce panorama de la littérature arabe contemporaine ne se contente pas d'être un simple catalogue. Ainsi, le classique tableau des débuts de la nahda et de la littérature moderne est-il renouvelé par l'introduction des données propres au Maghreb, bien souvent écartées dans ce type de présentation. Dans le même esprit, les pages consacrées aux débuts de la fiction en prose et de la poésie arabe moderne sont prolongées par une exposition des principaux débats intellectuels de l'époque (chapitre IV). De même, le lecteur trouve une présentation par genre, avec une partie consacrée au théâtre par exemple, mais, plus souvent, c'est une perspective thématique, l'autobiographie, la dimension sociopolitique, qui est adoptée pour guider le lecteur vers une compréhension plus globale et plus dynamique des choix opérés par les créateurs arabes.

I. C. d'Afflitto s'efforce de présenter un bilan aussi complet et honnête que possible d'un domaine encore relativement peu connu en dehors des cercles de spécialistes. Complété par une chronologie, une bibliographie et plusieurs index, son remarquable effort de synthèse constitue un outil de travail et un instrument de référence indispensable pour l'étude de la littérature arabe moderne.

Yves Gonzalez-Quijano

Agenda

Bis 12. Dezember 1999:

«Schrift der Seele». Kalligraphie, Grafik und Zeichnungen von Ümran Schelling, Orientalisches Kulturzentrum Diwan, Badenerstrasse 109, 8004 Zürich, Montag bis Freitag 13-18.30 Uhr, Samstag 11-16 Uhr.

Bis 31. Dezember 1999:

Ausstellung «La voie cruelle, la voie heureuse», Fotos von Annemarie Schwarzenbach, Ella Maillart et Nicolas Bouvier, Galerie Scalo, Weinbergstrasse 22a, 8001 Zürich, Dienstag bis Freitag 12-18.30 Uhr, Samstag 10-16 Uhr.

16. Januar bis Sommer 2000:

Ausstellung «Gebetsbücher der Hazara» und «Exotische Währungen», Völkerkundemuseum Zürich, Pelikanstrasse 40.

Jusqu'au 6 février 2000:

Textiles et mode de la Perse sassanide, Musée d'art et d'histoire, r. Charles-Galland 2, Genève, mardi-dimanche 10-17h (tél. 022 / 418 34 12).

Jusqu'au 27 février 2000:

Princes, poètes et paladins. Collection du Prince Aga Khan, Musée d'art et d'histoire, r. Charles-Galland 2, Genève, mardi-dimanche 10-17h (tél. 022 / 418 34 12).

20./27. Januar, 3. Februar 2000

Mystik und Politik in Islam und Christentum, Seminar im Romero-Haus, Kreuzbuchstr. 44, Luzern.

====> unbedingt reservieren! / réserver cette date s.v.p.:

12. Februar 2000

Jahresversammlung der SGMOIK / Assemblée générale de la SSMOCI, voraussichtlich in Basel mit anschliessender Führung durch die Ausstellung «Syrien Wiege der Kultur».

Bis 31. März 2000:

Ausstellung «Syrien Wiege der Kultur», Antikenmuseum, St. Albangraben 5, Basel, Öffnungszeiten Dienstag-Sonntag 10-17 Uhr.

12. Mai 2000:

Tagung über die Rolle der Asienwissenschaften in der Schweiz, veranstaltet von der Schweizerischen Asiengesellschaft und der Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften, wahrscheinlich in Zürich.

====> unbedingt reservieren! / réserver cette date s.v.p.:

27./28. Oktober 2000

5. internationales Kolloquium der SGMOIK: «Exchanges between literatures in West Asia, North Africa and Europe» (Vorträge auf Englisch, Deutsch und Französisch), Zürich, Semper-Sternwarte.

Kalender 2000

Der Afghanistan-Kalender für das Jahr 2000 ist erschienen. Sujet: 25 alte englische Stiche aus Afghanistan. Grösse: 42 x 60 cm. Preis: Fr. 40.- zuzüglich Versandkosten (Schweiz: Fr. 6.-). Zu beziehen bei der Stiftung Bibliotheca Afghanistanica, Benzburgweg 5, 4410 Liestal, Tel. 061 / 921 98 38.